

François Eychart

Présentation

Après deux numéros entièrement consacrés aux articles de 1938-1939 d'Aragon dans *Ce soir*, ce numéro des *Annales* revient à une configuration plus classique. S'il accorde encore une large place aux textes d'Aragon dans ce même quotidien après la Libération, il s'ouvre sur d'autres auteurs et d'autres questions.

En 1932 paraît en russe, à Moscou, *L'Église catholique et la préparation à la guerre*. Publiée sous forme de brochure, cette étude-pamphlet d'Aragon est restée confidentielle. Il vient de rompre avec ses amis surréalistes. Les poursuites intentées contre lui à cause de *Front rouge* ayant été abandonnées, il peut se rendre avec Elsa à Moscou pour un séjour qui durera jusqu'en avril 1933. Il travaille alors à la rédaction de *La Littérature internationale* dont il dirige la publication en langue française. La brochure de *L'Église catholique* date de fin 1932 et on peut constater qu'il n'a pas fait beaucoup d'efforts pour la faire connaître par la suite. Ne disposant pas du texte français original, nous l'avons traduite et assumons que les aspects les plus caractéristiques de la langue d'Aragon puissent se trouver altérés du fait de cette double traduction : du français au russe et du russe au français. Reste cependant le sens qui permet de prendre la mesure de la pensée d'Aragon, encore fortement marquée par les positions du surréalisme, et de mesurer l'amplitude des changements qu'elle va connaître sur ce point précis du rapport des travailleurs chrétiens à leur Église et à leur foi dans les années suivantes, sous l'impulsion de Maurice Thorez.

Dès la Libération de Paris, en août 1944, les textes d'Aragon pour *Ce soir* commentent la vie qui reprend, débarrassée de l'occupant et des miasmes de Vichy. Quoique ces miasmes perdurent un peu trop au gré d'Aragon, et que se dessine déjà, dès 1945, le retour à une certaine mansuétude envers ceux qui se sont compromis avec Vichy. La campagne qu'il mène en 1945 pour le transfert de la dépouille de Romain Rolland au Panthéon fait l'objet d'une série d'articles. Là aussi, des résistances se font jour, si fortes que sa campagne se soldera par un échec.

La correspondance Camus/ Triolet date de l'Occupation. Ce sont leurs livres sur la question des mythes, *La baronne Mélanie* d'Elsa, *Le mythe de Sisyphe* de Camus, qui les ont rapprochés. Elle a déjà publié *Le Cheval blanc*, lui *L'Étranger* et il a entrepris l'écriture de *La Peste*. Julia Elsky présente et commente cette correspondance qui, partie de l'intérêt que les deux écrivains accordent chacun à sa façon à l'absurde, fut aussi une tentative infructueuse de nouer une relation d'amitié. En fait, Camus ne voulut pas saisir la main qui se tendait vers lui. Sa mort brutale en 1960 fut l'occasion pour Elsa de replacer cet épisode dans sa véritable perspective et de mettre ainsi fin à la glaciation qui avait suivi.

Le Prix Goncourt qu'elle reçut en 1945, s'il fit beaucoup pour lui donner une réelle notoriété, fut aussi source de malentendus. Son œuvre fut mal lue, on voulut y voir ce qui n'y était pas ou ce qui n'était pas essentiel. Marie-Thérèse Eychart expose cet aspect de la vie littéraire d'Elsa, qui perdura presque jusqu'à la fin de sa vie.

Jean-Pierre Landais s'attache à une lecture originale et fort personnelle du *Rendez-vous des étrangers*. Il rapproche les événements sociaux et politiques, les personnages campés par Elsa dans son roman avec ceux, analogues ou distincts, qu'il a connus dans sa vie de jeune adolescent, à l'époque du roman.

Le *Journal des soixante ans* de Léon Moussinac relate certains moments de sa vie d'intellectuel communiste, en particulier les attaques menées contre lui par Auguste Lecœur, à l'époque premier dirigeant du parti communiste. Sa publication récente a conduit François Albéra à

ouvrir ce dossier en allant aux pièces, c'est-à-dire aux textes. Tous sont republiés, présentés et commentés. Cet épisode qui met à jour le rapport que Lecœur veut instaurer avec la peinture, celle de Fougeron, de Picasso et d'autres, est en quelque sorte le prélude à l'affaire du « portrait de Staline » qui suivra trois ans plus tard.

Cet ensemble de textes est suivi de *Samedi, quinze avril*, une nouvelle que Moussinac écrivit avant qu'il ne fasse le choix d'embrasser la cause révolutionnaire et de tourner le dos aux charmes du vieux monde et à ses représentations artistiques.

Denis Pernot analyse les faits et gestes d'Henri Barbusse dans les années 20-30 pour faire correspondre sa légitimité littéraire, venant principalement de son Prix Goncourt, avec sa légitimité combattante qui découle de son engagement communiste. Contre lui, contre son œuvre les attaques furent nombreuses, à proportion de son rôle qui était, faut-il le rappeler, fort important.

Une anthologie des *Lettres françaises* forte de mille pages vient de paraître. Elle vient rappeler à juste titre le rôle de cette publication qui fut pendant tant d'années le plus remarquable des hebdomadaires littéraires. Mais il exista pendant quelques années d'autres *Lettres françaises*, publiées en Argentine de 1941 à 1947 par Victoria Ocampo et Roger Caillois avec la collaboration de René Étiemble, Jules Supervielle, Raymond Aron et beaucoup d'autres. Silvia Baron-Supervielle, qui est très attachée à la littérature sud-américaine, plaide contre l'oubli, et rappelle ici la courte et belle aventure de ces lointaines *Lettres françaises*.

On connaît Pierre Gamarra comme directeur de la revue *Europe*, comme romancier, comme biographe, sans doute moins comme poète. Pour le dixième anniversaire de sa disparition, Pierre Sicard expose quelques-uns des thèmes de cette poésie qui, dans toutes ses inflexions, n'a jamais cessé d'être du côté de ceux qui revendiquent sans faiblesse du pain et des roses pour tous.

FE.